

achille ConCarnéau

LUXEMBOURG
EXPRESS

EZB EKT EKP 2002

Luxembourg Express

Achille Concarneau

La présente est une œuvre de fiction. Tous les événements décrits, tous les personnages y apparaissant sont imaginaires. En conséquence de quoi, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées ne pourrait être que fortuite. Les notes de bas de page sont fournies à titre purement documentaire. Les informations qu'elles contiennent ont été recoupées le plus soigneusement possible par l'auteur, ce qui ne signifie pas qu'elles sont d'une exactitude stricte. Les opinions éventuellement exprimées dans cet ouvrage ne sont que le reflet de la pensée ponctuelle de l'auteur, à l'exclusion de toute autre personne, même éventuellement citée dans la page de remerciements.

© 2011–2017 by Achille Concarneau, all rights reserved.

Remarque : Par choix et afin de *ne pas écrire pour le passé*, le présent ouvrage est proposé en tenant compte le plus raisonnablement possible, des réformes orthographiques proposées en 1990 et avalisées dans l'entièreté de la francophonie en 2016.

Cet ouvrage est éventuellement disponible en version électronique (e-book). Cette dernière étant tout autant que l'édition traditionnelle, protégée par la législation internationale sur le droit d'auteur, ni l'une ni l'autre ne peuvent être copiées, modifiées, ni subir des altérations de quelque ordre que ce soit sans le consentement exprès de l'auteur. L'accès à la version électronique ne peut non plus se voir référencer directement sur quelque site internet que ce soit.

Dans le but de faciliter la lecture, la version électronique peut être imprimée en un seul exemplaire destiné à l'usage du lecteur. La distribution d'une copie papier ainsi produite est interdite, même à titre gratuit.

Luxembourg Express

À la mémoire de Juliane Romboux (01/02/1923–22/09/2004) et de Gilbert Pion (02/12/1925–14/07/1978), qui m'ont communiqué leur passion des mathématiques autant que leur amour des langues et des arts graphiques.

À la mémoire de ma grand-mère, Marie Romboux (28/01/1896–01/08/1979), qui se chargea du reste avec une patience d'ange.

Luxembourg Express

Avertissements

Le financement du terrorisme pose évidemment un problème fondamental : l'argent, c'est le nerf de la guerre. Si l'on sait parfaitement que l'Islam traditionnaliste a été financé en Belgique par le réseau des mosquées, vendu en son temps par le gouvernement à l'Arabie Saoudite en vue de s'assurer un approvisionnement régulier en pétrole, il est tout aussi clair que certaines factions ont mis la population immigrée sous pression. Il était en effet hors de question qu'un jour, un financement officiel d'actes criminels eût pu être mis à jour.

Parallèlement, la seule réponse imaginée officiellement par la police, n'a jamais été qu'une attitude laxiste envers la petite criminalité et le commerce de produits illégaux, censés protéger officieusement les petits voyous, cibles privilégiées des recruteurs intégristes. Toutefois, cet argent noir, il fallait le blanchir pour qu'il puisse servir à quelque chose...

Les passages de cet ouvrage à propos du Rwanda et des terribles massacres qui s'y déroulèrent, firent l'objet de recherches de la part de l'auteur, dont l'idée première était de réaliser un travail consacré entièrement à la problématique ethnique et économique qui conduisit au génocide atroce que le pays connut en 1994. Jugée trop peu *actuelle* et impropre à faire l'objet d'explications détaillées dans un roman, la ségrégation raciale, mais surtout religieuse qui, un temps, favorisa les Tutsis catholiques au détriment des Hutus avant que la tendance ne s'inverse, n'est toutefois pas évoquée dans le présent ouvrage, bien qu'elle ait longtemps et sagement été entretenue par le gouvernement belge, et ce même après l'indépendance de 1962.

D'autre part, et bien que la précision soit probablement inutile, soulignons que le « Service Central de Récolte et d'Évaluation de la Documentation » n'existe pas et n'a jamais existé. Dès lors, toute ressemblance avec un quelconque organisme réel ne peut être que fortuite.

Luxembourg Express

Première Partie

Le mensonge est une sorte de médicament ; s'il est utile aux hommes, son emploi doit être réservé aux médecins et interdit aux profanes. C'est ainsi qu'il appartient aux seuls gouvernants de tromper, dans l'intérêt de l'État, les citoyens comme leurs ennemis, sans que quiconque d'autre ne puisse le savoir.

Platon – La République.

Léopold

– J’irai droit au but », entame-t-il après avoir inutilement réajusté son nœud de cravate. « Il est plus que temps que vous vous sortiez les doigts de l’orifice dans lequel vous vous les planquez ! »

Elle se retient de soupirer. Le jour où ce rustre emploiera un langage en accord avec la personnalité de grand bourgeois qu’il s’efforce d’exhiber, elle ira brûler un cierge à Sainte-Gudule.

– Je ne fais que ça, monsieur !

– Eh bien, remettez-les-y alors ! Bien profond ! Après les avoir trempé dans de la purée de piment, que ça vous fasse avancer un peu, Kleindorfer, bon sang !

Ils sont installés à une table d’angle du Chapeau Blanc, une brasserie réputée d’Anderlecht, dans le sud-ouest de la Région Bruxelloise. Il profite clairement du brouhaha ambiant pour se

laisser aller sur le plan du vocabulaire, chose dont elle se passerait volontiers.

– Je ne saisis pas bien les raisons de votre insistance, monsieur, contre-t-elle. À ce que je sache, l'opération dont je suis responsable concerne le long terme et...

– Les données ont changé, Kleindorfer ! Nos... amis – il toussoie avec emphase afin d'évacuer toute équivoque – ont méchamment accéléré le mouvement et, de source sûre, le pognon rentre au grand galop. Ils s'occuperont du côté administratif et financier dans peu de temps, dès qu'ils n'auront plus le choix : je me suis laissé dire que leurs coffres ont les dents du fond qui euh... Enfin, vous pigez ce que je veux dire.

Elle pince les lèvres dans une grimace de dégoût.

« Vous savez, Kleindorfer, reprend-il en baissant la voix. Le cadre global dans lequel nous évoluons, n'est pas idéal. Les musulmans d'Europe se retrouvent à peu près dans la même situation que les gauchistes des années 1980 par rapport aux soldats perdus des Cellules Communistes Combattantes, d'Action Directe, de la Bande à Baader ou des Brigades Rouges.

« Ils réprouvent foncièrement les actions sanglantes des terroristes, mais d'un autre côté, ils ont du mal à les condamner sans équivoque : ils se sentent quelque peu proches de ces gens, qui, veulent-ils croire, poursuivent des buts plus ou moins légitimes eu égard à leurs croyances religieuses et à leur situation sociale.

Il écarte les bras en signe d'impuissance, puis secoue la tête de gauche à droite, comme pour marquer sa commisération.

« Dieu est amour, soupire-t-il, mais le moins que l'on en dira dans ce cas d'espèce, est qu'il est sélectif. »

– Donc, l’Islam européen est le complice des attentats, schématise-t-elle volontairement, mal à l’aise devant la manière de laquelle son interlocuteur semble nier le droit à la différence que chacun a le pouvoir de revendiquer.

– Le terme est trop fort, proteste-t-il. Disons que la plupart des intéressés se doutent de quelque chose mais qu’ils préfèrent tourner la tête pour ne pas voir vraiment ce que ces salopards sont occupés à magouiller.

– Noyautez-les, ces terroristes, intervient-elle, ironique. Cela ne vous avait pas trop mal réussi par le passé, si je dois en croire mes lectures de jeune fille... Mais évidemment, en une trentaine d’années, il est imaginable que vous ayez perdu la main.

– Ne dites pas n’importe quoi, Kleindorfer ! Ce n’est pas parce que les Années de Plomb¹ appartiennent à l’histoire que vous devez vous figurer que nous restons les bras croisés ! Comment croyez-vous que nous ayons obtenu ces informations à propos de l’opération de collecte de fonds qui est en cours ?

¹ Titre d’un film (**Die bleierne Zeit**, Margarethe von Trotta, 1981) relatant l’engagement d’une jeune femme dans la Fraction Armée Rouge allemande, et qui a donné son nom à une période s’étendant approximativement de 1973 à 1985. Cette époque fut marquée dans plusieurs pays par l’émergence d’un terrorisme intérieur d’une rare violence. Parmi les groupes subversifs dits *de gauche*, certains furent noyautés par les services secrets de leur propre nation, à l’instar des Brigades Rouges italiennes, tandis que la plupart furent soupçonnés de l’être, comme l’Action Directe française ou les Cellules Communistes Combattantes belges.

Dans l’autre camp, on a identifié également des liens très clairs unissant les groupuscules activistes d’extrême-droite à des structures proches des états. Le tout formait un ensemble aux contours nébuleux, dont l’impact effrayant a orienté la mentalité de la population vers une attitude politique globalement frileuse et peu revendicatrice pour de nombreuses années.

Il jette un coup d'œil alentour avant d'adopter un ton conspiratif qui oblige son interlocutrice à réprimer un sourire.

« Mais ce dont vous parlez, c'est de nouveau du long terme vous rappelé-je : il faut plus que quelques heures pour forcer durablement quelques mains, pour tordre valablement quelques poignets. Il faut trouver des arguments qui portent pour arriver à cela, analyser des situations familiales, fouiller des passés, détecter l'une ou l'autre perversion bien puante, découvrir des dettes honteuses, tomber sur des photos scabreuses, pouvoir faire planer des menaces d'expulsion ou d'un long séjour au gnouf, que sais-je... »

« Or, nous sommes au bord de l'urgence et il n'est pas question que nous laissions faire ! Pas seulement parce qu'il est clair que ces barbus du diable mijotent de nouveaux sales coups, mais surtout parce que personne ici, n'a envie de voir nos vrais amis nous faire la gueule ! Ou pire : nous accabler de reproches afin de nous obliger à agir comme ils aimeraient ! »

« Vous savez aussi bien que moi dans quel pays nous vivons, Kleindorfer... »

– En Belgique, monsieur, le coupe-t-elle sournoisement.

– C'est ça, merci bien, lâche-t-il avec un sourire méprisant.

Il hèle sèchement un serveur qui circule entre les tables.

« Garçon, une autre ! », lui commande-t-il en désignant le verre de gueuze vide qui traîne sur leur table. « Quelque chose encore pour vous ? »

– Non merci, monsieur.

– Parfait, je vois que vous avez à cœur de ne pas laisser le budget de l'opération dérapier.

Il se tortille sur sa chaise, lève les bras en l'air pour reprendre ses aises par rapport à son veston de tweed, pose les

coudes sur la tablette de marbre et se penche vers elle, pénétré à l'avance de la profondeur du discours qu'il s'apprête à lui faire. Elle est résignée : elle connaît son laïus par cœur, pour l'avoir déjà enduré à plusieurs reprises.

« La Belgique donc... Un pays qui n'aurait jamais dû exister. Un assemblage purement géopolitique, dessiné par les Anglais pour emmerder les Français, les Hollandais et les Allemands. Un conglomérat bien tordu, où l'on parle trois langues sans compter l'anglais, l'italien et l'arabe, et où un quelconque sentiment national n'a jamais habité que ceux qui y trouvaient leur intérêt, renforcés par quelques gogos prêts à aller au front pour n'importe quelle *bonne cause*.

« Un machin ridiculement étroit dont la capitale est devenue celle de l'Europe à force de scandales immobiliers déclenchés sur des massacres architecturaux.

« Bref, une construction bidon, où le climat est déplorable vingt-cinq jours par mois et dont les dernières ressources naturelles se sont taries il y a quarante ans ! Il n'y a rien en Belgique, rien du tout. Il n'y a rien mais on y trouve tout ! Tout, Kleindorfer, absolument tout ! Vous m'écoutez ?

– Passionnément, monsieur.

Il se redresse d'un bloc, comme si une guêpe l'avait piqué. Il la foudroie du regard.

– Ne vous payez pas ma tête, Kleindorfer, sinon il va vous pleuvoir dessus, des merdes grosses comme les boules de l'Atomium, je vous le garantis.

– Je m'en voudrais, monsieur, parvient-elle à répondre sérieusement avant de sourire aimablement en voyant s'amener une diversion. « Ah mais voici votre bière !

– Ce n'est pas une bière, ça, Kleindorfer ! », tempête-t-il. « C'est une gueuze ! Un des rares trucs que l'on arrive à fabriquer convenablement dans ce pays, si l'on excepte les

armes, le chocolat et les pommes-frites ! Combien vous dois-je, garçon ?

– En tout, neuf euros cinquante, monsieur.

– Ah oui, tout augmente, n'est-ce pas, soupire-t-il en levant les yeux au ciel.

Il tire de la poche intérieure de sa veste, un porte-billets de cuir, gonflé à en craquer de coupures de toute valeur.

« Vous êtes sûre que vous ne voulez plus rien, Kleindorfer ?

– Non merci, monsieur. Ou alors...

Il se cabre à nouveau et lui jette un regard assassin.

– Ou alors quoi ? Décidez-vous, bon sang ! Qu'est-ce que vous croyez, que ce serveur n'a rien d'autre à faire que de poireauter au garde-à-vous, pendant que vous minaudez comme une vieille pétasse ?

– Un Irish Coffee, lâche-t-elle, le visage illuminé par un sourire angélique.

Il rejette le buste en arrière contre le dossier de sa chaise. Une onde de stupéfaction lui vrille les traits.

– Quoi ? Vous voulez boire une de ces horreurs bourrées de caféine, de sucre, d'alcool et de graisse ? Et sur mon compte encore bien ? Pour que le jour où votre cœur, votre pancréas et votre foie vous laisseront tomber, vous veniez me le reprocher ? Il n'en est pas question !

– Soit... Vous mettez cela sur ma note, garçon.

– Bien, madame.

Il la fixe pendant une seconde, la bouche béante. Il a un mouvement vers le serveur, reparti en direction du bar d'un pas affairé, puis se ravise.

– Vous avez tort, Kleindorfer, abandonne-t-il. Vous avez tort, mais après tout, c'est votre santé, pas la mienne.

Il se carre bien correctement sur sa chaise avant d'exécuter un nouvel effet de manches et de se pencher vers elle.

« Revenons à nos moutons, décrète-t-il en ponctuant ses mots d'un clin d'œil vulgaire destiné à montrer à sa subordonnée qu'il maîtrise tout de l'art des sous-entendus pénibles. « Nous disions donc : la Belgique où il y a tout. Tout et même le reste !

– Oui, monsieur.

– Tout le monde est ici, Kleindorfer ! », s'emporte-t-il théâtralement. « Tout le monde ! Pourquoi ? Parce que c'est une éponge à pognon, ce pays. Et que donc, chacun y fait du pognon ! Tout le temps !

« Vous voulez savoir ce que le Belge riche fait de sa journée ? Eh bien, il fait du pognon. Comme le Belge moyen. Et même comme le Belge pauvre. Enfin, lui, il est plutôt à la recherche du pognon en question. Mais dans sa putain de quête, il arrive à en faire !

Il demeure silencieux durant trois longues secondes, comme pour la laisser se pénétrer du poids de ses affirmations.

« Je vais vous dire un truc, Kleindorfer... Un truc que les gens ignorent parce qu'il est plus facile de rester affalé dans son salon devant des stupidités télévisées que de regarder les choses en face, surtout après avoir passé toute une journée à faire du blé : nous avons ici, les mendiants les plus riches du monde !

Interloquée, elle fronce les sourcils. Sans pour autant pouvoir empêcher un petit sourire ironique de naître sur ses lèvres.

« Vous ne me croyez pas ? », se hérissa-t-il. « Vous ne croyez pas que les SDF de la Gare Centrale sont plus riches que ceux de Calcutta, de New-York, de Paris ou d'ailleurs ?

– Si monsieur, s'incline-t-elle faute d'envie d'entamer un débat sur ce sujet.

– Ah bon, quand même ! », se redresse-t-il. Pourquoi riez-vous alors ?

– Pour rien, monsieur, réagit-elle pauvrement, en retenant un soupir d'ennui.

– Vous rigolez pour rien ? », s'étonne-t-il en secouant la tête. En fait, cela ne m'étonne pas tellement de votre part. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de pas très net chez vous, Kleindorfer !

Il pose les mains à plat sur la table, simulant le découragement... Une apparition lui fait lever la tête. Il suit pendant quelques instants d'un œil rêveur, la croupe ondulante de la maîtresse d'hôtel qui distribue des sourires entre les tables, moulée dans une jupe noire trop stricte pour être honnête.

« Passons, reprend-il comme à regret. « Passons, mais réfléchissons ! De quoi avons-nous surtout besoin pour faire du pognon ?

– Que l'on nous fiche la paix, monsieur.

– Exactement ! », approuve-t-il avant de soudain regarder sa compagne de table dans le blanc des yeux, d'un air soupçonneux. « Je vous ai déjà expliqué ce que je suis occupé à vous raconter ?

– Non monsieur, ment-elle. « C'est seulement une déduction logique : pour s'enrichir, il faut quelques ressources et un peu de courage, cela va sans dire. Mais on ne doit surtout pas se retrouver harcelé par quoi que ce soit qui nous détournerait de notre but premier.

– Bien vu, Kleindorfer ! Or, en Belgique, on nous a effectivement laissés tranquilles pendant des années. Les terroristes islamiques ? Ils nous fichaient la paix. Les services américains, français, anglais, russes ? Idem. Ou presque, en ce qui concernait ces derniers. Même les Allemands semblaient avoir appris à nous lâcher les Ambiorix¹, ce qui n'a pas toujours été le cas, ainsi que vous devez l'avoir appris à l'école.

« Tout le monde était très gentil avec nous : pas d'attentat, pas d'opérations musclées, pas de rapt d'agents ennemis, pas d'opération de déstabilisation, rien. Que dalle, nada, nothing, nichts, niente, nitchevo !

« Tout au plus, de temps en temps, un diplomate quelconque se faisait-il rembarquer parce qu'il avait eu *des activités incompatibles avec son statut*, pour reprendre la formule consacrée. Et pourtant, il y aurait eu de quoi faire pour des gros bras, avec tous les bâtiments de l'Union Européenne qui parsèment Bruxelles. Ou avec ceux de l'OTAN ou du SHAPE ou que sais-je encore !

« Sans parler de tous les grossiums qui débarquent périodiquement en ville, sanglés dans leurs costumes de luxe, vautrés dans leurs bagnoles rutilantes et répandus sur leurs maîtresses qui ne le sont pas moins. Mais en dépit de tout cela, durant des années, il ne s'est jamais rien passé ici, Kleindorfer. Rien du tout ! Et vous savez pourquoi ?

– Parce que personne n'avait intérêt à ce qu'il se passe quelque chose ? », risque-t-elle.

– Parce qu'on a négocié, Kleindorfer ! », balaie-t-il sa tentative d'un revers de la main. « Sur le modèle qu'on avait

¹ **Ambiorix** : marque belge de chaussures de luxe, nommée d'après le chef des Éburons – peuple celte établi dans le nord-est de la Gaule – qui infligea une défaite semble-t-il cinglante, à l'armée de Jules César en -54.

établi avec les Ruskofs avant la Chute du Mur. Par exemple, on a dit aux bougnoules : “Comprenez-nous, on est obligé d’envoyer deux ou trois troufions en Afghanistan, sinon on va avoir des sales gueules de suspects. En échange, on vous laisse développer l’un ou l’autre réseau, du moment que vous restez discrets”.

« De l’autre côté, on a dit aux Amerloques : “Oui, bien sûr, ils ont un vague réseau ici, mais il est chapeauté par vos amis Saoudiens. Puis de cette manière, on les contrôle plus facilement. Et en douceur. D’ailleurs, pour vous montrer qu’on est de bonne foi, on envoie quelques-uns de nos fiers guerriers en Afghanistan. Pas trop évidemment, on est un petit pays, c’est une notion que vous avez certainement dû intégrer, depuis le temps qu’on se connaît”.

« Alors, de temps en temps, pour faire plaisir, on tapait sur les doigts de l’un ou l’autre ambassadeur dont les services faisaient un peu trop de zèle... On s’efforçait de donner un strict minimum de publicité à l’évènement, puis on compensait en expulsant un imam qui avait le verbe un rien trop envahissant. Mais on mettait des gants, on prévenait aimablement, on évitait de se montrer désagréables...

« Et on faisait cela en style. De préférence juste avant l’hiver, pour lui éviter des engelures quand il se trimballait en marmonnant de chez lui jusqu’à la mosquée, vous situez ?

- Parfaitement, monsieur.
- Toutefois...
- Votre Irish Coffee, madame, les interrompt le serveur.
- Merci, garçon.
- Dites-moi combien ça coûte, cette saloperie, fait-il avec un regard dégoûté à l’adresse du tricolore soigné qui vient d’enjoliver leur table.
- Huit euros, monsieur.

– Tiens, vous avez changé d’avis ?

– Taisez-vous, Kleindorfer. Contentez-vous de vous empoisonner avec le sourire et de dire merci. Sans blague, huit euros pour ce concentré de cholestérol, vous ne vous mouchez pas du coude...

Il extirpe un billet de dix euros de son porte-billets.

« Tenez, gardez tout, le tend-il négligemment au loufiat. « De toute façon, les pièces de monnaie m’emmerdent. Elles me trouent le fond des poches et finissent par se glisser dans mes chaussures... Dois-je ajouter que c’est d’un désagréable achevé ?

Il lève un œil perplexe en direction du serveur, sur le visage duquel s’est peint un sourire aimable.

« Vous n’avez jamais été aux prises avec ce problème ?

– Je porte un tablier de brasserie, monsieur.

– Ah oui, évidemment... Mais vous ne me voyez pas venir me goinfrer chez vous avec ce genre de truc sur le ventre. Vous en profiteriez pour me laisser sur le trottoir !

Elle en a assez de le voir faire le clown comme s’il était en campagne électorale et juge qu’il est plus que temps de recentrer les débats. Elle lève son verre brûlant en le tenant prudemment par l’anse.

– À votre santé, monsieur !

– À la vôtre ! Et franchement, je vous la souhaite solide : il faudra qu’elle le soit pour que vous ne vous effondriez pas après avoir ingurgité cette horreur.

Une grimace de dégoût lui déforme les traits comme son interlocutrice se trempe les lèvres dans la crème.

« Bref, disais-je, on a toujours été sympa et aimable avec tous ces pignoufs, du moment qu’ils nous foutaient une paix royale pendant qu’on faisait du pognon.

« Ça, c'était le principe essentiel... Mais il fallait qu'ils restent feutrés ! Discrets ! Pas comme ce qui se passe depuis quelques semaines, car là, on n'est plus dans le tolérable !

– Non, monsieur.

– Frottez-vous la bouche, Kleindorfer. On dirait que vous sortez du tournage d'un film porno, ça nuit à ma concentration. Bref, toutes ces histoires de racket, de collectes d'impôts forcés, de prises de bénéfice sur des quantités de drogue non négligeables, on n'en veut pas.

– Sûrement pas, monsieur.

– On ne va pas les empêcher en direct car ce n'est pas notre vocation à proprement parler et qu'il est hors de question pour nous d'adopter une attitude qui pourrait être considérée comme hostile...

« Car pour le dire crument, on n'a pas envie de se retrouver à nouveau avec des problèmes sur le dos. Des problèmes et des pleurnicheries, parce que vous vous doutez bien que nos gros planqués de ministres nous tomberaient sur le râble à tous les coups !

Elle hoche la tête d'un air entendu : entre pression médiatique, électoralisme et réalisme, les gouvernements qu'elle a pu voir se succéder, ont toujours su discerner les choix vainqueurs qu'il était opportun d'opérer en vue d'éviter au contribuable toute tentation de s'énerver.

« Conclusion, il faut que nous fassions ce qu'il convient pour que les manœuvres que nous avons mises au jour, n'aboutissent pas. Mais sans que l'on puisse nous mettre quoi que ce soit sur le dos. Prudence, tact, discrétion. Et efficacité !

– Certainement, monsieur.

– Même si on croit savoir que les fonds ramassés vont servir à des actions qui seront commises ailleurs et que dès lors – voyons les choses en face et objectivement – on se tape de ce

qu'ils sont en train de faire comme du premier orgasme du Roi Albert...

Il avale la moitié de son verre de gueuze d'un coup de glotte énergique.

« Tout simplement parce que si un jour, reprend-il en réprimant un rot, *de l'autre côté*, on devait s'apercevoir que des attentats ont été financés à l'aide de fric récolté chez nous et sous le couvert de notre bienveillante inattention, ça la foutrait un peu mal, vous comprenez, Kleindorfer ?

– Sans aucun effort, monsieur.

– Bien. Alors vous devez être capable de déduire qu'il est temps que vous fassiez ce pourquoi on vous paie grassement. En d'autres termes : bougez-vous et préparez-vous à activer vos contacts, au lieu de passer votre temps à siroter de l'extrait de mort avec délectation comme vous le faites pour l'heure...

« En espérant que nos... *amis* ne changeront pas de méthode pour l'occasion.

– Ils n'auraient aucune raison de le faire, hausse-t-elle les épaules. Ils ont développé leur filière patiemment et nous nous sommes bien gardés de la leur griller.

– Acceptons-en l'augure, Kleindorfer, fait-il en se levant. « Mais je vous souhaite sincèrement de pouvoir disposer d'une solution de rechange valable au cas où.

Il se penche et pointe vers elle un index menaçant.

« Dégustez votre pisse de corbeau irlandais à l'aise, je vous laisse. Rappelez-vous bien, toutefois, que l'échec est interdit. Et qu'il vous faudra agir tout en douceur : si nous nous faisons repérer, nous sommes foutus ! Vous comme moi !

– Je sais, monsieur... Encore merci de m'avoir offert ce merveilleux Irish Coffee !

– Ne vous épuisez pas en vain à vous essayer à l’ironie, Kleindorfer », lâche-t-il méprisant. « Un méfait n’étant jamais perdu, Dieu ne manquera pas de me le rendre...

Il se lève, sans un regard pour elle.

« Dès qu’Il aura cinq minutes », marmonne-t-il en s’en allant.

Il se retourne d’un bloc, comme frappé soudain par une évidence troublante.

« Faites surtout attention de ne pas vous étrangler avec cette saleté. Je n’accepterai aucun certificat d’incapacité de travail. Même pas un acte de décès, est-ce clair ?

– Je serai prudente à la limite de la circonspection, monsieur, approuve-t-elle en s’effaçant un nouvel ourlet de crème de la lèvre supérieure.

« Et efficace et discrète, vieux con ! », ajoute-t-elle à mi-voix pendant qu’il se fraie un passage parmi les tables en déplaçant un maximum d’air et en hurlant des « Pardon ! » comme s’il cherchait à les vendre à la criée.

Mais elle n’est sereine qu’en façade : elle a parfaitement décrypté sa dernière phrase et le sait alarmé, ce qui ne lui arrive pas tous les jours. Parallèlement, elle est quelque peu perplexe : le pouvoir s’est toujours bien accommodé un peu partout, du terrorisme visant l’homme de la rue. Voir subitement s’énerver la branche de l’État qui a recours à ses services, ne manque pas de l’étonner. Tout en la poussant à se demander si *de l’autre côté*, on n’est pas à la veille de franchir certaines limites.

X

Mardi

C'est à peine si j'ai un doute : non seulement, il est dix-sept heures précises, mais de plus, il n'y a pratiquement jamais qu'elle pour m'appeler. « Les affaires reprennent », me dis-je en décrochant le téléphone.

Je suis chez moi évidemment, comme tous les jours de seize heures quarante-cinq à dix-sept heures quinze. Jamais, elle n'a dépassé la minute d'écart par rapport au centre de cette plage, mais je préfère prendre mes précautions : une demi-heure, qu'est-ce en vérité dans la vie d'un homme en général, et dans la mienne en particulier ?

Mais surtout, comment réagirait-elle si un jour, je ne lui répondais pas ?

Je profite de ces moments d'attente pour faire un peu de rangement, un peu de vaisselle, un peu de nettoyage. Le

repassage, c'est plus tard dans la soirée, debout devant la télé. Entre la chienlit et l'acceptation des côtés ancillaires de la vie, le célibataire autonome et sans emploi que je suis désormais, n'a pas été long à trouver à quoi passer mon temps.

– Bonsoir chéri. Cela fait tellement longtemps que je n'ai plus eu le plaisir de t'entendre. Tu me boudes ? Tu es fâché ? Tu t'es marié ?

Je reconnaitrais sa voix entre mille. Le plaisir de la rencontrer ne m'ayant pas encore été proposé, je me demande souvent à quoi elle ressemble au juste. Parfois, je l'imagine : tailleur gris, cheveux clairs ramenés sur le dessus du crâne par une pince, maquillage de secrétaire de direction tirant sur le style *bossy bitch* de l'imagerie bureaucratique anglo-saxonne... Le visage sévère, plutôt grande, bien roulée, autoritaire, flanquée peut-être d'un mari à bedaine à qui elle se donne à jours et heures fixes... À moins qu'il n'ait plutôt le profil d'un chevalier des affaires et qu'elle ne tombe systématiquement en pamoison devant ses costumes bleus croisés, ses cravates club et sa couperose ?

Ou que, plus prosaïquement, elle ne soit comme moi : célibataire à son corps défendant, obligé de se satisfaire de peu sur le plan affectif, proie d'une vie qui n'en est pas une, attendant en désespoir de cause, quelque chose, quelque'un... Demain peut-être, ou la semaine prochaine, ou dans six mois ?

Son timbre est musical, un peu artificiel. Son ton se voudrait empathique mais il m'exaspère, pour tout dire. Je dirais qu'elle est agréable à entendre comme une présentatrice de radio ou de télévision quand elle annonce que dans le futur immédiat, il devrait pleuvoir des cordes mais que ce sera pis par la suite. On dirait qu'elle ravale sa rogne d'avoir pris congé alors qu'il va faire carrément odieux, qu'elle tente de se montrer cordiale sans pour autant parvenir à masquer complètement son amertume. On devine des trucs derrière sa

façon de parler, comme si elle devait se battre pour conserver un équilibre perpétuellement instable entre le déplaisant, l'attristant, et une amabilité de façade.

« Quand m'inviteras-tu encore à diner ? », reprend-elle devant mon silence. « C'était si agréable la dernière fois.

Elle me sort de mes réflexions comme on tire un adolescent paresseux de son lit un jour d'école. Je ne sursaute pas vraiment mais il s'en faut de peu.

– Quand tu voudras, mon amour... Malheureusement, mon budget est un peu serré, ce n'est un mystère pour personne.

– Oh... Pas besoin d'avoir deux millions en banque pour m'inviter, tu le sais bien ! J'ai des goûts simples. Puis, rien que ta présence vaut déjà tant pour moi.

Deux millions d'euros ? Je déglutis. J'ai toujours été très au point en calcul mental, j'oserais même dire affûté. Je n'ai pas un instant d'hésitation. D'ailleurs, ils ne m'ont jamais dit que j'avais le droit de tergiverser devant leurs propositions. Ils n'ont jamais non plus rechigné devant mes invariables trois pour cent de commission. Tous frais à ma charge, évidemment, mais on parle de soixante mille euros en un jour, c'est-à-dire approximativement ce que je gagnais en un an, avant impôts, du temps où j'avais un vrai travail.

– Bah, si un petit morceau sur le pouce t'amuse, c'est avec plaisir que je te l'offre. Et pas plus tard que ce soir !

– Chéri, tu es merveilleux. Laisse-moi seulement le temps de me préparer...

Elle fait une courte pause avant de reprendre.

« Passe me prendre, disons, dans une heure à la gare, si cela t'arrange ? »

– Comme tu voudras, ma lumière... Mais sois ponctuelle, j'ai hâte de te revoir.

– Moi aussi ! À tout à l'heure... Je t'embrasse !

Je raccroche, conscient de ne pas disposer des talents de comédien qu'il faudrait pour faire réellement illusion. Mais comme de nos jours, ce sont des machines qui nous écoutent, et non plus des fonctionnaires tatillons, pourquoi se donner du mal ? Un ordinateur n'est pas encore capable de faire la différence entre un mauvais acteur et quelqu'un qui dit la vérité, que je sache.

Je jette un coup d'œil dans la pièce de séjour. On est loin de "Maisons et Jardins", hélas... Ce n'est pas avec des allocations dites d'intégration de mille deux cent quarante euros par mois, diminuées d'une pension dite d'entretien de l'ordre de cent cinquante unités, que l'on peut mener la grande vie. Tout au plus, on survit, vaguement. On a un toit au-dessus de sa tête, on dort, on regarde la télé, on mange. Pas comme recommandé dans les bouquins de diététique, mais on s'alimente. On lit le journal, assis aux toilettes, entre des murs gris. On attend de mourir. On n'est pas pressé tous les jours de voir la lumière s'éteindre définitivement, mais la plupart du temps, on pense que le jour venu, on ne sera pas étouffé par le chagrin.

Dans le grand placard du corridor qui mène à ma chambre, des liasses de vingt-cinq billets de cinq cents euros découpées dans du papier-journal me sourient de leur cache. J'en empile soigneusement cent soixante dans la mallette sagement rangée à même le sol du placard. Une Delsey, qui fut un jour un objet de luxe, mais qui a désormais l'aspect passé, grisâtre.

Je recompte les paquets : un de plus ou de moins ne changerait pas grand-chose, mais j'aime la précision. Je remplace un des liens élastiques qui me paraît un peu cuit. Ma

vie est basée sur le souci du détail. Certains parleraient probablement de conditionnement. Ils auraient raison : on m'a inculqué le sens et le goût de la perfection dans mes activités professionnelles. Heureusement : sans cela, je ne serais sans doute déjà plus qu'une ombre végétant au fond d'un quelconque cul de basse fosse.

Serait-ce si dramatique, en fait ? Parfois, je rêve d'une existence en marge de tout, rangée au fond d'une cellule, toute responsabilité abandonnée, tout risque banni, tout espoir interdit. Toute désillusion aussi, de ce fait.

Je m'efforce pourtant de ne pas perdre la foi, de croire encore qu'un jour, tout changera, que je vivrai vraiment ! Quand j'aurai enfin trouvé une vraie raison pour gommer ma tristesse... Une raison avec des yeux qui pétillent, avec un sourire qui fait fondre, avec des seins qui font bander, avec de belles fesses toutes rondes et entre elles, un doux coquillage que je pourrais caresser jusqu'à la fin des temps... Une raison qui s'endormira sur mon épaule en me murmurant « je t'aime » et qui me bercera de son souffle régulier... Demain peut-être ? Ou la semaine prochaine ? Ou dans six mois ?

Je secoue la vague de chagrin qui menace continuellement de me submerger. Je prépare mon sac à dos. Un Invicta... Robuste et cher à l'achat, mais discret. Surtout discret. Peu susceptible d'attirer l'attention d'un quelconque voyou bourré de saloperie jusqu'au fond de ses maudits sinus.

Je dispose exactement de dix schémas de travail différents, décrits sur le même nombre de fiches de papier fort, que j'extraits d'une petite boîte de carton. Je ferme les yeux et je les mélange comme on bat les cartes, puis j'en sors une au hasard. Je remarque immédiatement et avec satisfaction, que je n'ai pas encore appliqué ce scénario-là. Je me demande fugitivement ce que j'aurais fait si j'avais tiré le même que la

dernière fois... La logique aurait voulu que je le suive de toute manière : j'ai réfléchi longuement en élaborant chacun de ces scripts. En changer à chaque fois à l'aveugle s'intègre dans une stratégie mûrement pensée, de laquelle une répétition parfaite de ce qui a été exécuté précédemment ne peut être exclue. L'objectif premier est d'éviter que n'importe quel petit malin parvienne à deviner rapidement ce que je vais faire dans les heures qui suivent. Le hasard fait partie de mes atouts.

Je m'habille en bureaucrate bas de gamme : pantalon de toile gris foncé à poches militaires, chandail beige, blouson bleu marine acheté en grande surface.

Un coup d'œil à la montre de sport qui ne me quitte jamais. Il est temps d'y aller.

Je descends dans la rue perdue au milieu de l'humidité nébuleuse du crépuscule morose. La Peugeot 306 grise m'attend à cinq minutes de mon domicile : pourquoi les habitants du quartier devraient-ils savoir que je possède une voiture, même aussi vieillotte, aussi passe-partout ?

Je fais mes courses chez l'épicier du coin, à pied. Je me déplace souvent en empruntant les transports en commun. J'ai un vélo aussi, un faux VTT, aussi peu spectaculaire que possible, qui me sert parfois quand la météo le veut bien. La voiture n'est là qu'en tant qu'auxiliaire intermittente, pour les choses importantes. Mais elle est comme tout le reste : banale, à la limite de l'insignifiance, comme si les ingénieurs qui l'ont conçue n'avaient pensé qu'à des gens comme moi.

Pour vivre heureux, vivons caché, prétend la sagesse populaire. Si l'inverse pouvait parfois être vrai aussi, ne serait-ce que ponctuellement...

Je conduis doucement, prudemment, en respectant les limitations de vitesse surtout : les flics sont aux aguets, de nos jours. Je parque la Peugeot avec un peu de mal à proximité de la gare. La plaque d'acier sur laquelle figure le mode d'emploi et les recommandations d'usage de l'horodateur, est copieusement griffée, bien entendu. Par mesure de précaution, je glisse deux pièces de cinquante centimes dans la fente de la machine : pas question de suggérer à l'un ou l'autre contractuel de prendre note de l'immatriculation de mon carrosse. Pas question surtout que l'on sache où j'étais, quel jour, à quelle heure. C'est bien pourquoi j'évite aussi les parkings souterrains, bourrés de caméras de surveillance.

La mallette à la main, je pénètre dans le hall de la gare. Je dois avoir l'allure particulièrement minable car les inévitables clochards postés le long des portes automatiques ne m'accordent pas l'ombre d'un regard.

Tout au fond brille l'enseigne d'un café. Je marche d'un pas fatigué, le dessus du dos un peu voûté, la tête presque haute. Avec l'allure d'un homme qui n'a rien à se reprocher, un laborieux anonyme parmi tant d'autres, un prolétaire du style *rien à battre, tous des pourris*, qui rentre chez lui en portant le poids d'une journée passée à fouiner dans des archives ou à composer des documents que personne ne lira jamais.

Je le repère vite : comme il se doit, il me tourne le dos, perdu dans la lecture d'un journal, la mallette à ses pieds. En approchant, je remarque la calvitie naissante au milieu de son crâne, le cheveu gras, pelliculé d'abondance, le col luisant de son imperméable. Je n'ai même pas besoin d'être à proximité pour deviner l'arôme du mélange de sueur et de friture qui doit le nimber. À côté de ce navrant spécimen d'humanité, je dois ressembler à George Clooney quand il déguste son espresso le petit doigt en l'air. La première fois, c'était déjà lui. Non,

c'était plus tard. La première fois, c'était un grand type osseux, avec un nez en bec d'oiseau de proie, me forcé-je à penser à des détails idiots afin de juguler le stress qui monte en moi.

À ma gauche, un kiosque m'agresse de ses publicités criardes. Brusquement, j'oblique vers lui, m'abîmant dans le déchiffrement d'une affiche de théâtre. Je n'enregistre aucun mouvement suspect alentour, les caméras de sécurité n'ont guère pivoté d'une manière significative, tout paraît normal. Je fais quelques pas. Je m'assieds à une table toute proche de celle de mon contact.

Après avoir vérifié qu'aucun garde ne fait résonner ses godillots sur le pavement de la gare, j'allume une cigarette au mépris des panneaux qui m'interdisent de le faire. L'odeur de la fumée en vaut bien une autre. Un de mes voisins se met à tousser bruyamment en me jetant des regards courroucés. Je m'en fous, je l'emmerde, ce gros porc boudiné dans son costume à deux balles : fumer ou grossir, il a choisi et moi aussi.

Je lève lentement un œil trop neutre sur lui. D'un seul coup, sa gorge lui fiche la paix... Pauvre type ! Je cesserai de fumer quand j'aurai enfin le droit de commencer à vivre, quand j'aurai trouvé une raison, quand je m'arrêterai de mourir. Demain, ou la semaine prochaine ou dans six mois, bon sang ! En attendant, leurs cancers sont mes amis : ils n'ont qu'à tous fumer avec moi, qu'ils soient déjà contents que c'est moi qui paie, au prix du paquet de clopes... Et qu'ils le sachent bien : je ne les aime pas. Je les hais autant que je méprise les fabricants de cigarettes et les gouvernements qui équilibrent leurs budgets grâce à eux.

Personne ne vient prendre ma commande. Logique et habituel : à cette heure-ci, les filles de salle ont les jambes lourdes. Elles ne pensent plus qu'à rentrer chez elles pour s'occuper d'une marmaille morveuse ou pour se faire

lamentablement tirer par un connard alcoolique à l'haleine de camion-poubelle. J'écrase mon mégot dans une soucoupe de faïence où il va rejoindre un quintette de ses malodorants confrères. Je jette un coup d'œil attentif dans le miroir des vitres du bistrot tout en éteignant ma cigarette avec un soin maniaque. Je déplie mes cent quatre-vingt-cinq centimètres de muscles en mal d'activité tout en adressant un clin d'œil crapule à la peroxydée assise face au gros anti-fumeur.

Une mimique dégoûtée lui tord la bouche cependant qu'elle détourne vivement les yeux. J'en profite pour me placer de dos vis-à-vis de la caméra la plus proche avant de m'emparer de la valise. Elle pèse le bon poids, je le sens immédiatement. Je vérifie furtivement qu'elle n'a pas le même code de sécurité que la mienne. Je m'en vais dans l'air bruyant de la gare avec l'allure agacée du bonhomme qui aurait volontiers bu un café, mais alors qu'est-ce que ça s'éternise ! Si ces greluches s'imaginent que mon train va m'attendre...

C'est un moment délicat. Si un planton avise les images d'une des autres caméras, ou si le mec est un pourri... Ou pis, s'il est grillé, c'est maintenant que je déguste à la petite cuiller. Je compte les secondes en me forçant à marcher au même rythme qu'à mon arrivée. Plus le temps passe, plus l'anxiété s'évacue... Je sors de la gare. D'un geste vif, j'ouvre le hayon de la Peugeot et je jette la valise dans la voiture. Direction carwash. J'ouvre la fenêtre et j'allume une nouvelle cigarette en écoutant mon cœur se calmer.

Le Pakistanais me sourit : « Moussieu juste à temps ».

Je me décrispe en lui rendant son sourire. J'insiste lourdement.

- J'espère qu'il n'est pas trop tard.
- Non, non, pas trop tard, Moussieu.

Je le savais, mais si cela lui fait plaisir de me faire plaisir, pourquoi l'en priver ? Il se met en devoir de savonner la Peugeot comme si sa vie en dépendait, puis me guide vers l'entrée du tunnel. Je sens le système de rails et de rouleaux prendre en charge la masse de la voiture. Un coup d'œil dans le rétroviseur... *Moussieu* est en train de ranger ses torchons, ses raclettes et ses bidons de détergent.

Je me glisse en souplesse sur la banquette arrière, dont je libère le dossier. La mallette me fixe de ses reflets gris, massive dans la pénombre. Je l'attire à moi, je l'ouvre : les billets de cinq cents euros sont bien là.

Je sors les liasses de coupures de presse du sac à dos : exactement cent soixante, comme dans l'autre mallette. Et je fais l'échange, avec rapidité et précision. Ensuite de quoi, je verrouille la banquette et je repasse à l'avant de la voiture.

À la sortie du tunnel, un autre barbu me sourit avant de se mettre à frotter comme un perdu pour sécher la Peugeot. Y a-t-il en Europe des Pakistanais qui font autre chose que laver des automobiles ou tenir des nightshops ? Et comment se débrouillent-ils pour tenir le coup au milieu de tant d'eau ou de tant de nourriture quand on est en période de ramadan ?

Je rentre chez moi après avoir garé ma voiture deux rues plus loin que la fois précédente. Je range rapidement les paquets de coupures de journal dans le placard, ainsi que la mallette qui les contenait. J'allume la télévision, je ferme les tentures, je me débarrasse du sac à dos et je me saisis d'un petit appareil à rayons ultra-violets : toujours le souci du détail, même si je me contente de vérifier les liasses par sondage. Un quart d'heure plus tard, ma religion est faite : les billets sont vrais. Du moins tous ceux que j'ai testés.

Je commence l'opération de prélèvement, couplée à celle qui doit faire en sorte que les liasses soient toutes d'une valeur

inférieure à dix mille euros. C'est simple cette fois : neuf mille sept cents euros par paquet. Le placard recèle suffisamment de billets de cent et de deux cents euros. Je fais périodiquement le tour des agences de banque du quartier et surtout d'ailleurs : j'ai horreur de ces billets de cinq cents que tout le monde regarde d'un air à la fois envieux et soupçonneux. Je me déplace le plus souvent à vélo pour régler ces opérations de change : qui suspecterait un doux cycliste de trimballer des liasses de billets dans la sacoche de sa vieille bécane ?

Je compte l'argent qui reste sur le côté, prélevé dans les liasses : cent mille euros. Logique, puisque j'ai dû fournir des billets de cent et de deux cents afin de constituer mes paquets de neuf mille sept cents. En tout, je dois disposer d'une réserve de près de deux cent mille en liquide... Pas mal. J'ai déjà réfléchi à plusieurs subterfuges qui me permettraient d'utiliser ce *trésor de guerre* afin d'améliorer ma qualité de vie, mais sans me décider à sauter le pas : pour vivre heureux, vivons... Hélas, je ne suis pas heureux.

Je me fais couler un bain tiède. Je me couche sans éteindre la télévision. La journée de demain sera longue.

Trip

La vibration de son portable la surprend alors qu'elle somnole devant une émission sur la Grande Faille d'Afrique. Elle jette un œil endormi à l'appareil. Un texto lui apprend que "Les coffres ont été vidés". Elle se dit qu'il est vraiment trop stupide : "Surtout, restez sur le qui-vive !". Comme si elle avait imaginé prendre quelques jours de congé !

Elle s'ébroue, va pour lui envoyer une réponse bien sentie, puis recule devant l'effort que cela lui demanderait et décide sagement que ce n'est ni le jour ni l'heure de commencer à s'échanger des messages aigres-doux. Elle forme son numéro.

– Allo ? », lui répond-il d'une voix rogue.

– Rien d'étonnant car un de nos contacts a été activé, monsieur.

– C'est pour me dire ça que vous m'emmerdez à une heure pareille ? Si je vous envoie un texto, c'est bien parce que

j'ai envie qu'on me foute la paix, il me semble ! Mais peut-être ce genre de préoccupation vous passe-t-il au-dessus de la tête ?

– Il n'y a pas que cela, monsieur, énonce-t-elle d'une voix posée, bien consciente qu'elle ne fera qu'augmenter l'impatience de son interlocuteur.

– Accouchez, Kleindorfer, mon lit m'attend ! Vous savez pertinemment que je n'aime pas aller dormir tard.

– On parle d'une somme de deux millions, monsieur.

– Vous vous moquez de moi ?

– Non, monsieur, j'ai reçu les écoutes et leur transcription. J'ai aussi un rapport d'activités à propos de notre contact. Je peux vous envoyer le tout, si vous le souhaitez.

– Laissez cela, Kleindorfer. Joignez ces machins au dossier que vous ne manquez sûrement pas de compiler.

« Deux briques, dites-vous ?

– Oui, monsieur.

– Qui est le contact activé ?

– Xénophon, monsieur.

– Connais pas. Je verrai ça demain, j'imagine que vous m'avez fourni tout ce qui le concerne. C'est quelqu'un de sérieux ?

– Comme tous mes contacts, monsieur.

– Épargnez-moi vos salades, Kleindorfer. Si vous croyez n'avoir que des gens sérieux parmi les zozos que vous traitez, soit vous êtes d'une naïveté à faire peur, soit vous ne savez pas ce que mentir veut dire !

« Dans les deux cas, on frise les limites déshonorantes de l'incompétence la plus crasse !

Il marque une courte pause.

« Deux millions, soupire-t-il. Les enfoirés ! Vous disposez des coordonnées de la banque où l'opération doit avoir lieu ?

– Oui, monsieur. Enfin, selon toute probabilité...

Il a horreur des incertitudes et elle le sait. Elle s'attend à un nouveau mouvement d'humeur. Elle est très surprise qu'il ne vienne pas.

– Surveillez-la de près ! Il me paraît inévitable qu'un autre courrier y amènera du liquide dès demain matin... Deux vulgaires briques, c'est n'importe quoi !

– En dépit de cela, c'est plus que ce contact a l'habitude de faire transiter.

– Beaucoup plus ?

– La dernière fois, il avait convoyé approximativement les deux tiers de cette somme.

– Ils ont craint de l'alerter en lui confiant trop, réfléchit-il à voix haute. À moins qu'ils ne le considèrent pas capable de gérer l'entièreté de ce qu'il leur faut évacuer...

« Quoi qu'il en soit, cela confirme qu'ils utiliseront les services de quelqu'un d'autre pour le gros du pognon : une mule quelconque qui croira qu'elle est en train de passer de la came ou n'importe quelle autre saleté.

« Méfiez-vous, Kleindorfer, et soyez très vigilante : ils nous préparent un coup de pute, un vrai. Et surveillez votre contact aussi : il ne participe au jeu que pour la frime. Une fois que tout sera en place, il va se faire griller dans les grandes largeurs, j'en mettrai ma bite à couper.

– Je ferai de mon mieux, monsieur », promet-elle en se disant toutefois que voir cet épouvantable blaireau se faire tronçonner le sexe, ne devrait pas être un spectacle fondamentalement déplaisant en soi.

– J’espère que cela sera suffisant. Tout comme je forme des vœux pour que votre Xénophon ne vous ait pas identifiée.

– Aucun risque, monsieur.

– Il vaut mieux. Parce qu’une fois qu’il sera grillé, il est très imaginable qu’il se montre bavard... Bonne nuit, Kleindorfer.

Elle tente de lui répondre, mais c’est peine perdue : il a raccroché, la laissant songeuse. Sans qu’elle-même ne comprenne réellement pourquoi : après tout, elle se fiche de ce qui pourrait arriver à son contact une fois le dépôt enregistré. Du moment que l’argent ne parvient pas à ceux qui l’attendent.

Mercredi

Je me réveille à trois heures trente. J’enfile une salopette et je m’empare des jumelles de vision nocturne que j’ai achetées sur un site internet allemand. Une petite folie à sept cent trente euros : la sécurité n’a pas de prix. L’écran de la télévision s’est éteint tout seul à deux heures. Les rideaux s’ouvriront, automatiquement eux aussi, à huit heures, quelques minutes après que la radio se fut mise en marche. En laissant allumée la lumière du hall d’entrée, je déploie en douceur l’escalier escamotable qui conduit au toit en terrasse. J’ai pris l’habitude de vérifier périodiquement l’ensemble mécanique, et de bien huiler les ressorts de l’appareil ainsi que le verrou et les charnières de la trappe : on ne respecte jamais assez le sommeil de ses voisins.

Je parcours baissé les quelques mètres qui me séparent du bord de la plate-forme du toit, côté rue. Le gravier crisse douloureusement sous mes pas. Je n’aime pas cela, même si je ne crains de réveiller personne, car c’est mon appartement qui

se trouve juste dessous. Je me couche à plat ventre dans la grisaille, le froid et l'humidité et je mets les jumelles en batterie pour examiner attentivement la rue et les voitures qui y sont stationnées.

Certains capots émettent encore un vague reflet de réaction aux infrarouges, mais la plupart sont visiblement froids depuis longtemps. Et surtout, personne ne paraît monter la garde dans les véhicules.

Les jumelles ont une portée de deux cents mètres, ce qui me convient parfaitement : quand on veut surveiller une maison de nuit, on ne se place certainement pas plus loin. À moins de disposer du même type de matériel que le mien, et encore... Les yeux se fatiguent vite à utiliser ces appareils.

Mais c'est presque serein que je redescends de la terrasse et que je replie l'escalier. En douceur, en silence, évidemment.

Après un coup de dentifrice et une douche, je peigne soigneusement la masse noire de mes cheveux. J'enfile des jeans et un polo passe-partout – surtout pas de marque qui attire l'attention – puis un coupe-vent bleu marine bon marché. J'entreprends alors la longue descente du quatrième étage au rez-de-chaussée par les escaliers : pas question d'allumer, même pas un briquet, dont le bruit réveillerait à coup sûr l'horrible bâtard de fox-terrier qui fait la fierté des locataires du premier et la honte des parterres du quartier.

Je compte les marches, je me guide à la rampe de métal peint... Enfin j'aperçois la clarté diffuse de l'éclairage de rue au travers de la vitre de verre dépoli de la porte d'entrée. Un coup d'œil au cadran lumineux de ma montre : quatre heures et quart. L'horaire est respecté scrupuleusement et j'en éprouve une certaine fierté. Je me glisse à l'extérieur en refermant la porte le plus doucement possible.

Une voiture passe, bien trop vite pour les limitations de vitesse en vigueur mais à cette heure indécise, seuls sont en route des gens pressés, qu'ils soient ivrognes, flics ou les deux.

La rue est froide, humide, presque monochrome dans la lumière trop blanche de l'éclairage public. Il ne pleut pas mais l'air est comme saturé de gouttelettes glaciales qui forment des halos brumeux autour des réverbères. L'asphalte chuinte sous mes pas. Un chat se glisse subrepticement sous une voiture à mon approche. Comme si j'étais fait du bois de ceux qui veulent du mal aux animaux...

Il ne me faut pas dix minutes pour débouler dans la venelle où la Peugeot est stationnée. J'examine les alentours de l'ombre accueillante d'un porche. Droit devant moi, une fenêtre bouge, animée par les images d'un poste de télévision. Qui donc peut encore bien veiller à une heure pareille ?

En un éclair passent devant moi des images de pandores à l'œil rigolard et à l'accent aussi épais que leur humour – « Et tous ces billets dans ton sac à dos, c'est l'argent que ta vieille maman t'a donné pour aller aux commissions ? Allez, embarquez-moi ce rigolo ! ».

Le doux crissement du nylon de mon coupe-vent m'accompagne le long des façades, jusqu'à la voiture.

Le verrouillage central claque dans la rue déserte, je me glisse au volant en refermant la portière le plus discrètement possible. Je mets en marche, et je démarre tous phares allumés, comme n'importe quel mari volage de retour d'une escapade aussi nocturne que coquine...

Je gagne l'autoroute gentiment, toujours en respectant scrupuleusement les règles du code de la route. Je croise une voiture de patrouille qui circule au ralenti. Plus de peur que de mal : d'après leur allure, ce n'est qu'aux promeneurs

insomniaques et à leurs éventuelles manies inavouables que ceux-là s'intéressent. Ou peut-être attendent-ils seulement que la nuit finisse en polluant aimablement les rues de la ville qui dort...

Je m'arrête au premier restoroute. Je me parque dans la lumière et j'attends quelques instants, les yeux rivés au rétroviseur intérieur. Mais personne ne m'a suivi, j'en suis quasi-certain.

Dans la boutique, la faune habituelle qui hante ce genre d'endroit n'a même pas un regard pour moi. Pourtant, de mon côté, je les ai répertoriés d'un seul coup d'œil : le braillard en train de raconter des blagues salaces à ses copains tout en fumant comme une cheminée au mépris de l'interdiction de céder à son vice ; le grand dadais qui rigole benoîtement en découvrant des dents jaunasses avant de faire un sort à une des multiples canettes de bière polonaise qui jonchent la table haute où ils sont accoudés... Et puis l'autre, les yeux rouges, chassieux, à peine moins ragoûtants que le sol d'un abattoir, vêtu comme une cloche et qui n'arrive que difficilement à porter son café à ses lèvres tant sa main tremble. Alcoolisme et route de nuit, le cocktail dérangeant que le monde hypocrite des flux tendus feint d'ignorer...

De l'autre côté, deux jeunes rouleurs de mécaniques en casquettes et trainings blancs sont occupés à parler à voix basse avec une fille d'une vingtaine d'année, trop blonde, trop maquillée, la jupe trop courte pour ses vilaines jambes, maigres comme les stocks d'une épicerie du fin fond de sa Moldavie natale. Un pale sachet change de mains, subitement... Mes yeux se détournent. Presque naturellement.

Derrière la vitre blindée, mort de fatigue et d'ennui, fantôme hâve parmi les reflets bleutés de ses écrans de contrôle, un gamin au visage en pleine efflorescence compte

les paquets de cigarettes qu'il lui reste, histoire sans doute de ne pas perdre une minute quand la relève sera là.

Des enceintes masquées diffusent une musique tellement neutre qu'elle en devient crispante après trente secondes d'écoute. Je me choisis deux sandwiches qui devraient être un peu moins cartonneux que les autres, si du moins j'ose me fier au prix exorbitant qu'ils affichent. Dans le mouvement, je m'empare d'une canette de boisson énergisante, d'un magazine sportif et d'un journal de la veille : il n'y a pas d'heure pour s'instruire... Je m'installe debout à une table presque propre après m'être fait soulager d'une petite trentaine d'euros par le boutonneux, et j'entame mon festin, un œil sur les rares voitures qui s'arrêtent pour faire le plein.

Il est cinq heures quand je reprends la route. Sans me presser : j'ai tout mon temps. Quarante-cinq minutes plus tard, je parque la Peugeot le long de vieux entrepôts industriels, à proximité de la gare de Gembloux. L'arrivée du train que je dois prendre est programmée pour six heures trente. Mal assis sur une banquette qui se voudrait design, j'ai tout le loisir de me repaître de littérature de haut vol en parcourant d'un œil distrait quelques articles de presse d'une tenue culturelle vertigineuse.

La gare se remplit petit-à-petit des prolétaires qui s'en vont gagner de quoi ne pas mourir de faim à Bruxelles, à Namur ou ailleurs encore... En quelques minutes, je me retrouve au beau milieu d'une foule où les minettes à l'œil terne se mêlent aux inévitables hâbleurs au verbe trop haut, impatients de se retrouver dans leur wagon pour taper le carton en éclusant leurs premières canettes de bière. Je me sens déplacé au sein de ces gens qui semblent tous se connaître, qui paraissent presque former une famille, unis par la solidarité des lève-tôt. De temps à autre, les haut-parleurs crachotent leurs sempiternelles annonces dont personne ne paraît vraiment se soucier.

Je gagne les quais balayés par un sale petit vent qui charrie avec lui de fines vagues d'humidité et de froid. Je remonte le col de mon coupe-vent pour me protéger du crachin en priant pour que les minutes s'égrènent rapidement.

Je prends un café à la gare de Namur après être passé par les sanitaires afin de me rafraichir. Et d'échapper aux *commodités* du train, à leurs taches visqueuses et à leurs flaques immondes. J'achète un aller simple pour Luxembourg. En première classe, comme stipulé dans la fiche que j'ai soigneusement mémorisée.

Il est sept heures et quart quand l'express arrive, aux trois-quarts vide. Je me sélectionne un siège seul : je n'éprouve vraiment aucune envie de me retrouver avec un bavard ou un curieux à mes côtés. Je jette négligemment mon sac à dos et les presque deux millions qu'il contient dans le filet à bagages au-dessus de ma tête et je m'installe pour un petit somme aussi réparateur que nécessaire.

J'ai toujours apprécié les voyages en train. Je ne sais plus malheureusement, qui chantait le grincement des roues d'acier sur leurs essieux, *d'autres provinces sous d'autres cieux*¹...

J'aimais cette chanson, son doux rythme binaire, ses paroles nostalgiques, la voix de la chanteuse, si aérienne, si douce. Je me souviens encore et toujours, du voile de mélancolie qui assombrissait le doux visage de ma mère quand elle la chantait en cuisinant... Je ne déchiffrais pas bien le pourquoi de cette tristesse qui l'envahissait subitement quand elle murmurait *qu'elle rêvait du Train Bleu, du Trans-Europ Express et qu'on partirait loin...*

¹ Marie-Paule Belle – Trans-Europ Express (1974)

Mes incertitudes se sont dissipées depuis, hélas : nos mamans aussi, triment vaille que vaille, leur lot d'amours déçues et de rêves brisés.

Je me sens bien en dépit de ce petit coup de blues. Je n'ai plus le sentiment que quoi que ce soit de désagréable puisse se produire, je me laisse protéger, prendre en charge, emporter, bercer...

Je suis dans un appartement spacieux, presque un loft. Le sol est recouvert d'une moquette bordeaux, épaisse, moelleuse, cossue. Aux murs uniformément blancs, sont accrochées quelques toiles de maîtres parmi lesquelles je reconnais un Dali, un Liechtenstein, un Pollock...

Sûrement des reproductions, restons raisonnables. Mais imposantes, magnifiques. Les lieux sont meublés avec goût et sobriété. Pour dire les choses comme il convient, l'ensemble dégouline véritablement de classe et d'harmonie. Méchamment, je dirais que le décor se voudrait tellement de bon goût qu'il ne manque son objectif que de peu. Contre le mur qui me fait face, se dresse une sculpture fascinante, représentant un wagon de chemin de fer recouvert de tags, accroché au tracteur d'un semi-remorque rutilant de tous ses chromes. Sur la portière du camion, on a apposé la décalcomanie d'une pin-up en bikini. Comme sur tous les camions du monde, ou presque, à se demander si le volant ne serait pas recouvert de fourrure blanche, par hasard...

L'œuvre est étrange. Le wagon et son tracteur apparaissent en relief, comme englués dans une forêt dont le feuillage semble réel. Le tout ne fait guère plus de trois mètres sur deux, cependant. L'ample et lent mouvement de vagues qui agite

faiblement les feuilles miniatures donne un aspect dérangeant à l'ensemble, ne serait-ce qu'à cause du contraste étrange qui oppose la dynamique du décor à l'immobilité du wagon et du camion. Plus saisissant encore, des personnages apparaissent épisodiquement en ombres chinoises, qui se dessinent furtivement sur le verre dépoli des vitres.

La femme qui m'a ouvert revient de nulle part, porteuse d'un petit plateau garni d'amuse-gueules et de deux verres à cocktail. Givrés, ils sont emplis de ce qui me semble être des margheritas.

– Je suis désolée, ça m'a pris un peu de temps, c'est le jour de congé de la bonne, m'explique-elle dans un sourire. Mais je vous en prie, prenez place, je manque décidément à tous mes devoirs !

Elle est grande, la quarantaine approximative, plutôt bien conservée. Son visage est un peu trop dur, un peu trop anguleux pour qu'elle n'ait jamais pu revendiquer un prix de beauté, mais l'ensemble est accrocheur. Sa voix donne dans les basses, dans des sons pas trop féminins en vérité. Elle s'exprime dans un français châtié et fluide, prononcé avec un accent germanique.

Il me semble la reconnaître vaguement... Je me demande si elle n'était pas dans le train de Luxembourg. Un certain trouble m'envahit. Les longs cheveux sombres qu'elle arbore dévalent sur une poitrine de belle amplitude. Ils interpellent en vain ma mémoire... Pas l'ombre d'un fil d'argent dans cette cascade. Elle se soigne, visiblement, et doit avoir de la ressource : seuls les gens riches ont toujours l'air de sortir de chez leur coiffeur.

– Vous paraissez surpris de me voir.

Je déglutis un peu misérablement : elle a raison, pour tout dire.

– Moi... Euh, non pourquoi ?

– Peu importe, reprend-elle avec un nouveau sourire. On m'avait annoncé votre visite, je suis absolument ravie de vous voir enfin.

– Ah bon ?

Je ne sais quoi dire. Cette grande pétasse a l'air de me connaître tellement bien alors qu'elle n'évoque en moi qu'un souvenir incertain.

Je vieillis et cela me fait enrager : il y a peu, je ne serais jamais resté dans le doute si longtemps. Les visages, les silhouettes, les attitudes, je retrouvais tout en moi. Je l'aurais identifiée sans même chercher : « Ah oui, jeudi il y a trois semaines, dans le métro du soir. Voyons, il devait être entre dix-huit heures trente et dix-neuf heures... Ou un rien plus tôt, car je revenais de chez le dentiste. »

Malheureusement, pas plus qu'une voiture ne se bonifie avec l'âge, l'homme ne s'améliore avec le temps qui passe. Comme tout le monde sans doute, je m'interroge parfois sur le sens de cette longue déglingue physique que l'on entame après trente ans. Ce qui me dérange dans le suicide, c'est son aspect définitif. Sinon il y a déjà longtemps que je serais allé voir si on n'est pas mieux de l'autre côté de ce miroir qui est en train de se piquer, lentement mais sûrement.

– Allons, ne faites pas l'innocent. Que préférez-vous ? Allons-nous d'abord parler affaires, ou voulez-vous que nous fassions l'amour avant de traiter les détails vulgaires ?

Mais où diable suis-je tombé ? D'une part, il y a déjà trop longtemps que je m'abstiens et il est clair que je la prendrais volontiers, cette longue femelle avec ses gros seins et ses manières appuyées, artificielles. Je la retournerais, dominateur, je l'enfilerais d'autorité, je lui pincerais féroceement les hanches, je lui claquerais les fesses avec hargne... Mais en tout état de cause, il est limpide que je n'imagine pas le moins du monde lui *faire l'amour*. Dans un éclair, je me vois en train de

m'agiter sur elle, de lui pétrir la poitrine, de prendre possession de ses fesses, de crocher dans ses cheveux pendant qu'elle me suce la queue...

Je ne sais trop que penser, le sexe sans un soupçon d'amour, sans même une larme de tendresse, sans au moins la joie de donner du plaisir et d'en recevoir, c'est quand même beaucoup d'efforts pour rien ou si peu... C'est pathétique même par certains côtés : deux chiens en train de copuler sur un trottoir, cela n'excite personne. Au contraire, cela fait ricaner, même si le côté reproductif, purement biologique, force un certain respect.

Mais bref, pour le dire franchement, elle m'attire peu... Elle est *comestible*, sans aucun doute, mais il y a en elle quelque chose de glacé, de calculateur qui ne m'inspire aucune confiance. J'ai une sainte horreur de me sentir manipulé, de m'apercevoir d'un seul coup que je n'ai plus d'emprise sur ce qui se passe. Je renvoie donc aux oubliettes les picotements qui m'avaient envahi le bas-ventre l'espace d'un instant.

– Je... Excusez-moi. Je m'en voudrais de vous paraître grossier, mais je suis venu pour affaires et...

– Oh mon Dieu, s'esclaffe-t-elle. En plus il est fidèle... Un homme parfait ! Eh bien, parlons affaires donc, et ne m'en veuillez pas si je vous ai choqué : je vous trouve tellement séduisant !

Ah bon... Il en faut pour tous les goûts certainement. Je n'ai jamais eu l'impression que le miroir de ma salle de bains me renvoyait l'image d'un de ces mecs irrésistibles comme on en voit dans les films. En vérité, plus je l'observe, plus je l'entends, plus me revient cette maxime selon laquelle il est encore pire d'être aimé par la mauvaise personne que de vivre sans amour. Qu'elle n'insiste surtout pas, je suis à deux doigts de m'en aller comme je suis venu !

Soudain, j'entends tambouriner à la porte derrière moi. Mon interlocutrice blêmit.

– Vous avez dit à quelqu'un que vous veniez ici ? », m'interroge-t-elle visiblement surprise.

– Jamais de la vie ! », m'insurgé-je. Si vous me connaissiez un peu mieux...

– Oui, je sais, professionnel jusqu'au bout des ongles. Mais qui cela peut-il bien être alors ? Je n'attends personne !

Les coups sur la porte redoublent. Je me lève d'un bond en entendant le trop redouté « Ouvrez, police ! »

– Police, mon cul ! » crache la femme entre ses dents. Venez par ici, vite, ne faites pas de bruit !

Le cerveau en fièvre, je prends la main qu'elle me tend.

Nous passons derrière une lourde tenture. Elle actionne un interrupteur avant de m'entraîner en courant dans un couloir rectiligne d'une bonne cinquantaine de mètres de long. Nous nous arrêtons, hors d'haleine, devant un mur blanc.

Elle frappe dans les mains, une seule fois et il s'écarte, sans un bruit. Je vais décidément de surprise en surprise...

Nous sommes sur une plate-forme maintenant. L'endroit est faiblement éclairé, la pénombre nous encercle, le mur s'est refermé derrière nous, en silence, comme il s'était ouvert. Soudain, le staccato caractéristique d'une mitraillette hache le silence. Dans un flash, des soldats s'écroulent en hurlant autour de moi tandis que leurs tripes écarlates s'envolent dans l'indigo du ciel africain...

Elle s'active à une besogne obscure mais qui semble vitale. Elle me tend une corde de nylon, des mousquetons.

– Vous savez descendre en rappel j'espère !

– J’ai fait de l’alpinisme il y a quelques années. Et, comme on vous l’a certainement appris, j’ai suivi un entraînement militaire poussé.

– Eh bien, allons-y ! », ordonne-t-elle.

Je la vois se jeter dans l’espèce de large puits de section rectangulaire que surplombe la plate-forme et dont je n’aperçois pas le fond. Le vide qui s’ouvre devant moi est tout sauf rassurant et j’hésite. Pas longtemps, car je perçois un bruit de course derrière moi, au-delà du mur.

Soudain une rafale laboure le dessus de la maçonnerie. Cassé en deux, je me lance dans le puits, fuyant les éclats de ciment. La corde de nylon défile à toute allure, me brûle les mains. Je descends le plus vite que je peux, à grands bonds qui n’en finissent plus de râper la paroi graineuse.

Enfin, j’arrive en bas. Prestement, la femme me déharnache, puis se met à tirer sur un des bouts de la corde avec l’intention claire d’empêcher nos assaillants de suivre la même voie que nous. Il ne lui faut que quelques secondes pour faire tomber les longues mèches de nylon orange à nos pieds.

– Suivez ce couloir, m’ordonne-t-elle. Je vous retrouverai plus tard.

Je lui obéis docilement, trop estomaqué pour me rebiffer, trop étonné pour avoir même la présence d’esprit de lui demander où elle s’en va. J’ai soudain envie de la rattraper, de la jeter au sol, de l’embrasser à pleine bouche, de lui déchirer ses vêtements de luxe, de m’emparer de son corps sans me soucier de son avis... Elle a déjà disparu.

Il règne ici une lumière étrange : les murs bruts, la chape de ciment semblent vaguement fluorescents. Au bout d’une vingtaine de mètres, une salle s’ouvre devant moi. Vide. Sur un des murs, j’aperçois une sculpture identique à celle qui m’avait attiré en haut. Je m’en approche prudemment en notant

que cette version-ci est bien plus grande que l'autre. L'objet irradie une forte luminosité. J'entends des bruits de voix qui en proviennent, des éclats de rire même.

Il m'est difficile de distinguer ce qui se passe dans le wagon car ses vitres sont couvertes de buée, mais je reconnais le brouhaha typique d'un cocktail mondain. En arrière-plan, je perçois une musique fade, comme celle que l'on passe dans les centres commerciaux entre deux appels au micro. Soudain, une main féminine frotte la vitre au travers de laquelle je tente de voir ce qui se passe dans le véhicule. Le visage d'une jeune femme apparaît, brouillé par les traces de condensation. Elle me fixe et ses jolis yeux s'arrondissent d'étonnement !

– Papa ? », s'écrie-t-elle sans cesser de me regarder. « Eh, venez tous voir, mon papa est là ! »

Stupéfait, je distingue le visage de ma fille au travers du halo de buée mal essuyée. Ma petite Marie que je n'ai plus vue depuis des années, depuis le temps où je l'ai perdue. Où on m'a privé de ma maison, d'une raison, de mes envies, de ma vie...

Ma gorge se noue. Elle est si belle, avec ses longs cheveux blonds qui virevoltent autour de son visage de madone. Elle doit être âgée d'une vingtaine d'année, si je peux en juger.

Je me passe la main sur le menton. J'ai le sentiment bizarre d'avoir vieilli tellement vite.

– Papa, tu me reconnais ? C'est moi !

– Marie !

Un sanglot me bloque la gorge. Puis soudain, tout change, une panique horrible s'empare de moi. Marie ! Je hurle pour couvrir le bruit du moteur du camion qui vient de se mettre en route.

Le wagon s'ébranle sous mon regard catastrophé. J'essaie en désespoir de cause de freiner l'attelage en m'agrippant aux

aspérités que je trouve sur la carrosserie barbouillée de graffitis... Je cours, je cours pour tenter de suivre le wagon qui maintenant prend de la vitesse.

Je lâche prise et je trébuche. Je fonds en larmes. J'abandonne, les yeux rivés sur les lumières qui s'éloignent...

Marie me fait signe, dans le lointain. Je parviens encore à lire sur ses lèvres un "je t'aime" réconfortant même s'il est un peu triste...

Je m'essuie les yeux. Écœuré, je jette mon mouchoir détrempé sur le sol de béton. Le monde s'est effondré, une nouvelle fois.

Dépôt

Je me réveille affolé, le visage noyé de larmes. Je mets quelques secondes à me souvenir de ce que je fais dans ce fauteuil de première classe. Je me frotte les joues en vitesse, en jetant un coup d'œil à la ronde. Peu nombreux, les autres voyageurs ne se sont rendu compte de rien, ou alors ils font semblant.

Je me lève, je soulage d'un paquet de Kleenex une des poches de mon sac. Je me mouche le nez, je m'essuie les yeux. Je suis vaguement inquiet, j'ai peur d'avoir crié dans mon rêve, et d'avoir ainsi attiré l'attention sur moi. A priori, personne ne paraît contenir difficilement un sourire ou pouffer dans ses mains...

Le train roule lentement. Sans doute vient-il de redémarrer après un arrêt. Ma montre indique huit heures et quart. On vient donc probablement de dépasser Libramont. Je puise un certain réconfort dans le fait de parvenir à me rappeler aussi aisément les haltes qui parsèment le trajet.

Pourtant une boule continue de m'obstruer la gorge : Marie...

Vraiment, il faut que je cesse de vivre ainsi ! Il faut que je fasse quelque chose, j'en ai assez de perdre mon temps à ne pas voir défiler son enfance : elle aura sept ans le mois prochain. Ce serait merveilleux d'avoir l'occasion de la prendre dans mes bras pour son anniversaire, de pouvoir enfin passer quelques heures en sa compagnie, de lui offrir un cadeau, de voir ses yeux pétiller quand elle en déchirera l'emballage... Un sentiment d'inquiétude me traverse le cerveau, brutalement. Je regarde les gens qui m'entourent, à la dérobée. Je ne repère aucune femme aux longs cheveux sombres, mais cela ne suffit pas à dissiper mon malaise. En fait, qu'est-ce qu'on offre à sa fille pour son septième anniversaire ? Elle n'a plus l'âge des ours en peluche, et pas encore celui des bijoux... Une PlayStation peut-être ? À moins que des bandes dessinées ?

La porte coulissante du wagon s'ouvre, tout au fond, sur un gros homme coiffé d'un képi. Je me lève à nouveau. Dans son filet, mon unique bagage se balance doucement au rythme des joints entre les rails, touc-touc, touc-touc... J'aime ce tempo binaire qu'un aiguillage vient parfois rompre. Il est comme la vie qui reprend chaque fois, malgré les brisures. Jusqu'à la fracture finale, quand la locomotive viendra s'arrêter contre ses derniers butoirs, terminus tout le monde descend, les voyageurs sont aimablement priés de bien vérifier qu'ils n'ont rien oublié, c'est à la fois triste et répugnant de faire les poubelles derrière vous, merci d'avance.

J'ouvre le compartiment avant du sac à dos et je m'empare de mon billet tout en exerçant une petite pression pour m'assurer que les liasses sont toujours bien en place. Le contrôleur est jeune encore, mais Dieu qu'il a l'air usé, avec sa veste informe ouverte sur un gilet rouge qui comprime son

surpoids jusqu'à l'apoplexie. Il se déplace en se dandinant, il sue, son visage bouffi respire l'ennui. Je me rassois. Je lui souris. En pure perte. Il poinçonne mon billet d'un geste automatique puis s'évacue en laissant derrière lui un sillage malodorant, mélange de transpiration et d'humeur malveillante. Et dire que j'ose me plaindre de la faible qualité de ma vie...

Malgré ma répugnance pour ce genre d'endroit, je décide d'aller me débarbouiller aux toilettes du train. J'ai vraiment dormi d'un sommeil de brute. Un peu d'eau fraîche devrait me remettre les idées en place. Puis surtout, je m'en voudrais de ressembler, ne serait-ce que vaguement et par un seul côté, au contrôleur : manquer de respect pour soi-même à un tel point me dégoûte autant que cela me sidère.

À mon retour, je décide d'éviter de me rendormir. Les yeux perdus dans le défilement vert, ocre et rouge du somptueux automne ardennais, je récapitule mentalement les étapes dont sera constitué mon séjour à Luxembourg. Puis, certain que tout est bien en place dans ma tête, je me plonge dans la lecture du magazine que j'ai acheté sur l'autoroute.

J'aime le sport en général. Malheureusement, on dira que la littérature qui lui est consacrée arrive rarement au niveau des performances des athlètes qu'elle encense. Mais elle fait passer le temps et permet de se tenir au courant... Après tout, lui demande-t-on autre chose ?

Il est près de neuf heures quand le train s'arrête en gare de Luxembourg. En dépit du rêve qui l'a perturbé, le somme que j'ai fait m'a empli d'énergie. Le visage fermé, je traverse, droit comme un I, tout ce qui peuple traditionnellement ce genre d'endroit : semi-analphabètes en train d'étudier le tableau des départs en plissant les yeux, godiches à l'air perdu qui

aimeraient bien oser demander à quelqu'un si on a déjà annoncé le train pour va savoir, jeunes cadres dynamiques pérorant à propos du dernier boom immobilier en Kirghizistan, ex-reines de beauté locales trop fardées, résignées à sourire toute la journée comme des robots pour vendre leurs sandwiches insipides et leurs limonades trop sucrées... Anonymes alcooliques en train de s'offrir une toute dernière bière avant d'aller bosser, étudiants bruyants, soucieux de se montrer à leur avantage devant des aréopages de minettes à l'étroit dans des minijupes de supermarché, clochards crasseux à la gueule de bois agressive, occupés à émerger de leur cuite de la veille, seulement avides de récolter une piécette pour se constituer de quoi en remettre une couche dans l'après-midi... Une gare, comme il y en a tant.

Illuminant par plaques l'esplanade devant l'édifice, un soleil timide tente de percer quelques nuages bas. Des chauffeurs de taxi discutent des derniers films pornos dont ils ont abreuvé leur libido hier soir en tirant avidement sur leurs mégots dans le vacarme des innombrables bus articulés qui sillonnent la cité. J'allonge le pas sans me retourner, en direction du large boulevard qui remonte vers la ville haute, les yeux rivés sur le miroir des vitrines des boutiques. J'ouvre subrepticement mon paquet de cigarettes, puis je m'arrête pile et je fais volte-face prestement, comme pour protéger la flamme de mon briquet d'un coup de vent hypothétique.

Personne ne semble s'intéresser à moi Les silhouettes que j'ai mémorisées en sortant de la gare ont disparu ou sont loin de moi désormais.

Partiellement rassuré, j'écrase ma clope à peine entamée sur le couvercle d'une poubelle publique. Je continue de remonter lentement la rue de la Gare, m'arrêtant de temps à autre, presque négligemment, pour détailler les visages qui se

reflètent dans la devanture d'un des nombreux commerces qui la bordent.

Une brunette au visage avenant, peut-être juste un peu trop apprêtée, me sourit du comptoir de sa boutique. Je n'arrive pas à prendre mon parti : espère-t-elle me vendre à un prix exorbitant l'une ou l'autre montre clinquante dans un écrin luxueux, ou en a-t-elle réellement à mon sex-appeal ? Je fantasme un peu sur l'emplette d'un bibelot largement surévalué, prétexte à une étreinte torride dans une réserve encombrée de caisses diverses...

Je me demande parfois comment il se fait que, surtout ces derniers temps, j'aie des flashes comme celui-ci. Peut-être suis-je trop seul, peut-être devrais-je m'engager dans une relation fixe ? Et tant pis si je n'ai pas ce que je veux, je n'aurai qu'à vouloir ce que l'on me proposera...

Quoi qu'il en soit, j'ai autre chose à faire pour l'heure, que m'envoyer en l'air dans une arrière-boutique ! Je verrai bien en revenant, ce soir, ou demain, ou la semaine prochaine, ou dans six mois...

Enfin... Je ne verrai rien du tout, évidemment, et elle non plus. En tout cas pas avec moi, ni moi avec elle : nous savons aussi sûrement l'un que l'autre, que le charme a été rompu dès que nos yeux se sont quittés.

La rue s'ouvre sur la somptueuse lumière de la faille de la Pétrusse. Je longe le boulevard du même nom, passant dédaigneusement devant les bâtiments prétentieux d'Arcelor-Mittal... Comment peut-on sans rougir, faire étalage de tant d'argent gagné à la santé et au dur labeur de tant de personnes ? Des images de métallos hagards, le front rougi par la chaleur intense irradiant des coulées, me reviennent en tête des lointaines excursions didactiques que l'on faisait quand j'étais un gentil écolier bien sage...

Bah, leur fric est légal, pourquoi devraient-ils le cacher ? Parce qu'il est immoral ? Ni plus ni moins, sans doute, que celui qui tapisse le fond de mon sac à dos, mais ce dernier doit se dissimuler. Impérativement. Même si les magouilles et commerces inavouables dont il est le fruit, ne sont probablement que des vétilles en regard des arnaques monstrueuses qui continuent de se nouer derrière ces murs vénérables. Les lois sont faites pour les puissants, et si de temps en temps, dans le théâtre de la vie moderne, l'un d'eux morfle de plein fouet, c'est seulement pour tenter de rasséréner les benêts qui composent le public.

En revanche, si c'est moi qui passe à la trappe, il ne se trouvera pas grand-monde pour m'inventer des circonstances atténuantes : « *Un spécialiste du blanchiment d'argent pris la main dans le sac !* » Indignation collective ! Comment peut-on sans sourciller se charger de *lessiver* de l'argent sale, provenant du travail au noir, du trafic de drogue, de la prostitution, de braquages, que sais-je ?.. De la saloperie de fric puant, destiné à financer des activités inavouables, même peut-être !

Oui comment ? Comment peut-on afficher bonne conscience quand un nombre incalculable de petits ouvriers qui ont fait la fortune d'Arcelor-Mittal et des conglomerats dont il est issu, ont péri dans la mine, sont tombés dans des coulées de métal fondu, se sont brûlés les poumons aux gaz mortels dégagés par les hauts-fourneaux ?

Comment envisager comme un simple jeu d'écritures, la fusion d'Arcelor avec Mittal Steel, un des plus gros pollueurs du Tiers-Monde, l'expression parfaite du capitalisme sauvage dans ce qu'il a de plus méprisant, de plus méprisable ?

J'efface d'un sursaut le mauvais sourire qui s'était peint sur mon visage. J'emmerde ces salauds, ces gros voyous assis sur leurs gros derrières, qui nous dispensent, l'œil sévère et la

lippe avantageuse, leur pitoyable morale sélective. J'emmerde leurs secrétaires privées, bonniches serviles aux fesses sculptées par un tailleur hors prix, aux jambes gainées de soie noire jusqu'en haut de ces cuisses qu'elles écartent sans hésiter sur l'autel du fric-roi... J'emmerde leurs limousines pilotées par des esclaves en képi, leurs 4x4 tapageurs, leurs jets privés, leurs villas de rêve, leurs femelles désœuvrées, bricolées par des chirurgiens avides, leurs rejets insupportables et capricieux, leurs maitresses aussi cupides que spectaculaires...

Je les vomis du plus profond de moi-même. Pas à cause de ce qu'ils sont : pour ce qu'ils font des autres, de moi, de toi, de vous, de nous. Pour la misère, les famines, les massacres, les viols sur lesquels ils assoient sans vergogne leur sacro-saint pouvoir. Pour les accidents de travail qu'ils déplorent avec mépris, hypocritement, trop conscients qu'ils sont, de ce que rien ne parviendra à réellement souiller les écrans aseptisés sur lesquels s'affichent leurs vénérés extraits de compte.

La vallée de la Pétrusse me sourit un peu tristement tandis que je me penche sur elle. Elle semble me donner raison même si elle s'est sûrement résignée à voir défilier quotidiennement tous ces malfaisants devant sa splendeur séculaire. Magnifique dans ses couleurs d'automne, elle respandit sous le soleil qui s'affranchit petit-à-petit, à mesure que je m'approche de mon but en parcourant le pont Adolphe, les oreilles sourdes au vacarme du trafic, les yeux pleins de l'irréelle beauté de la vallée de poupée qui se découvre sous mes pas.

La banque est là. Je m'assieds sur un muret de pierre d'Ardenne et j'examine les alentours : aucun visage connu, aucun chaland suspect en train de parcourir une gazette d'un œil vague, pas de couple occupé à s'êtreindre de façon un peu trop démonstrative. Pas même un quelconque neutron occupé à

fumer au volant de sa voiture en attendant Dieu sait quoi. Il est neuf heures et demie et tout va bien.

Le hall de la banque est presque des mêmes dimensions que celui de la gare. Il est parsemé de banquettes de faux cuir, séparées par de maigres bouquets de plantes vertes qui ont visiblement connu des climats mieux adaptés à leur croissance. Je m'annonce à l'une des deux réceptionnistes, une brune à la beauté occupée à se faner inexorablement en dépit des soins minutieux que semble lui prodiguer sa propriétaire...

– Je souhaiterais pouvoir rencontrer monsieur Ernst d'ici deux bonnes heures, à sa meilleure convenance.

Elle me sourit de ses dents un peu trop blanches mises en valeur par un maquillage un peu trop chargé. Sa poitrine un peu trop forte, un peu trop haute, remonte encore d'un cran.

– Monsieur Ernst ? Certainement... Disposeriez-vous d'une pièce d'identité.

– Bien sûr...

Je m'empare d'un bloc-notes qui n'attendait que cela sur son comptoir et j'y écris mon numéro d'identification bancaire, suivi de ma signature. Elle s'en saisit avec un nouveau sourire commercial, puis décroche un téléphone intérieur. Un temps d'attente. Je l'entends parler à quelqu'un en luxembourgeois. Je saisis au passage, quelques mots sans intérêt – serait-il même bancaire...

Elle raccroche.

– Monsieur Ernst vous attendra ici-même à midi, monsieur. Bon séjour à Luxembourg !..

Je la remercie aimablement puis je me lance dans la descente de l'escalier de grès qui conduit au bunker de la banque. Un costaud au visage peu amène me demande le numéro de mon coffre ainsi que la clé qui l'ouvre. Il parle un français guttural et doit probablement sourire à chaque fois qu'il enterre un membre de sa famille proche. Je m'empare de la boîte métallique qu'il me tend et, m'isolant dans un petit réduit protégé du monde extérieur par une lourde tenture de velours rouge, je l'ouvre. J'examine d'un œil critique, la liste de comptes que j'ai ouverts ici. Il m'en manquera une quarantaine pour pouvoir écouler sans risque l'argent dont je suis lesté. Je m'extrahis de l'ode à la claustrophobie que constitue le cabinet et je rends la boîte au balèze. Il me remercie d'une grimace à faire pleurer un commissaire du peuple fraîchement promu au Tibet.

Je remonte l'escalier et je me rends aux caisses. Nouvelle attente, dans un corridor plutôt étroit, garni de sièges, tout le long duquel s'ouvrent des portes. Certaines sont blindées et donnent accès aux endroits où on manipule la raison d'être de tout ce qui m'entoure présentement. D'autres sont seulement capitonnées et cachent de petites salles de réunion où se disent couramment des choses qu'il vaut mieux que le reste du monde n'entende pas.

À proximité immédiate, quatre Flamands endimanchés discutent à voix feutrée. Ils estiment probablement que le *West Flemsch*⁴ qu'ils utilisent, les met à l'abri de toute indiscretion. Heureusement pour eux que je me fiche royalement de leurs magouilles...

⁴ **West Flemsch** : Patois de Flandre Occidentale, mélange d'expressions issues de l'ancienne langue flamande et du vieux français, ponctuées de quelques mots de gaélique et même de saxon. Prononcé de manière très gutturale et en effaçant les voyelles, ce patois est quasiment hermétique pour les *étrangers*.

Les hommes se donnent des airs importants, les femmes leur lancent des regards mi-admiratifs mi-glauques. On est dans l'antre du pognon ici, et le pognon, c'est le pouvoir. Or le pouvoir flatte les hommes et plait aux femmes. Il en a toujours été ainsi.

De toute évidence, ce ne sont que de braves commerçants qui viennent conclure une transaction dont ils préfèrent que le fisc belge ignore au moins une partie. Depuis que je fréquente ces lieux par intermittence, ce ne sont vraiment pas les premiers loustics de cet acabit que je vois à l'œuvre. Tout à l'heure, quand un paquet d'argent ou de titres, aura changé de poche ou de compte en toute discrétion, ils iront fêter cela dans un des restaurants du boulevard Monterey. Puis ils rentreront dans leur Flandre natale pour se dégoupiller une bouteille de champagne de chez Carrefour avant de faire grincer leurs sommiers respectifs...

Qu'ils aillent et fornicent en paix, qui serais-je pour les critiquer ? Après tout, c'est aux princes qui nous gouvernent qu'ils volent de l'argent. Et pour ces princes eux-mêmes, que représentons-nous, sans rigoler ?

Le caissier est un gros bébé tout blond et tout rose, un peu à l'étroit dans une chemise crème à fines rayures bleues et à col blanc. Son pantalon gris est retenu par deux magnifiques bretelles rouges. À force de manipuler des tonnes de fric, il a visiblement fini par se prendre pour un yuppie new-yorkais. *Why not ?* À chacun ses rêves et ses fantasmes !

Je tends à cette symphonie de couleurs ambulante, la liste de cent soixante comptes que j'ai prélevée dans mon coffre.

– Veuillez verser sur chacun de ces comptes, la somme de neuf mille sept cents euros, je vous prie.

Il n'a même pas un frémissement de sourcil – d'ailleurs, il n'a pas de sourcil.

Je lui tends les liasses une à une. À chaque fois, il défait le lien qui enserre les billets d'un geste précis, puis insère le paquet dans une machine à compter. Un coup d'œil au cadran, il encode le numéro du compte sur le clavier de son ordinateur, puis passe à la liasse suivante, tandis qu'une imprimante crache des reçus dont nous signons chacun un exemplaire.

Toute l'opération requiert une trentaine de secondes au plus, mais répétée cent soixante fois, elle prend vite l'allure d'une corvée particulièrement fastidieuse.

Quand je redescends à la réception, Ernst est déjà là, en train de faire son gros malin avec la réceptionniste brune.

Il est grand et mal bâti, doté d'une coordination de mouvements qui ferait honte à un concepteur d'automates débutant. Le cheveu filasse et rare, une moustache miteuse barrant son visage grêlé et un début de bedaine absolvant les faux plis de sa chemise blanc terne complètent le tableau...

Autant dire que ce n'est pas directement à lui que l'on penserait dans la perspective de tourner un documentaire sur la séduction masculine. Il est visiblement au courant lui-même, et choisit dès lors son cheptel dans la catégorie adéquate : pour sa part, la vieille chaudasse du comptoir n'est plus vraiment en mesure de faire la difficile...

Ainsi passe la gloire du monde ou encore, à chaque âge ses plaisirs...

Par bonté d'âme, je lui serre la main tout en gratifiant la réceptionniste d'un sourire aimable : pourquoi pas, après tout, tant qu'elle garde ses distances...

Je sais d'expérience ce que me réserve le futur immédiat, aussi me résigné-je à l'avance en me faufilant docilement dans le sillage déstructuré du banquier. Je le laisse me piloter de son

pas d'invertébré, le long d'une enfilade de couloirs jusqu'à une pièce peuplée d'ordinateurs beigeâtres et d'anthropomorphes à l'allure guère plus joyeuse.

Il me propose un petit fauteuil d'acier chromé et de plastique luisant.

– Alors, dites-moi... Qu'est-ce que nous envisageons comme opération cette fois ?

Je retiens un sourire : ce *nous* me paraît un rien singulier...

– Eh bien, ma foi, je souhaiterais ouvrir quarante nouveaux comptes.

– Certainement... Reliés à votre identification ?

– Cela va de soi.

Il ne me pose pas d'autre question. Un pâle sourire entendu aux lèvres, il entame un long périple heurté dans les tréfonds de l'informatique de la banque. Ce n'est pas la première fois que je le vois exécuter ce genre d'opération, et à tous les coups, je me suis vu envahir par les pires doutes.

Ses frappes erratiques au clavier aboutissent de temps à autre à faire cracher un document par une imprimante. Il se lève alors, examine d'un œil dubitatif la feuille produite par la machine, toussote, jette un regard à une espèce de manuel d'instructions jauni et corné, puis enfourne systématiquement le dernier résultat de ses manipulations dans un destructeur de papier avant de recommencer à martyriser son clavier en secouant la tête d'un air découragé.

Pour intrigant qu'il soit, son manège ne m'impressionne plus autant qu'avant : en dépit de son allure et des ses pratiques étonnantes, je le sais efficace, et en définitive, c'est tout ce qui m'importe.

Il n'en reste pas moins que le temps s'écoule lentement. Je peine à garder patience, je m'ennuie... En plus, je commence à

avoir faim. Et puis, le plastique bas de gamme de ce fauteuil bon-marché me chauffe les fesses, c'est franchement déplaisant...

J'éprouve soudain une forte envie de vivre, d'exister au mépris de l'univers déshumanisé qui m'emprisonne, de bouger dans des draps frais, qui sentent bon la lavande, de me serrer contre une peau satinée, contre quelques dizaines de kilos de douceur tiède, souple, frémissante. J'ai même une pensée fugace pour la vieille de la réception : tout plutôt que continuer à me morfondre dans ce mouiroir...

Il faut vraiment que je change de vie, je n'en peux plus de me retrouver continuellement confronté à ce que je suis devenu : j'ai des connaissances et des qualités ! J'ai même un passé dont une partie au moins, plaide pour moi...

– Voici vos comptes ! » me dit soudain ce roublard d'Ernst, triomphant après une bonne heure d'apparentes errances et d'incohérences supposées.

Il était temps, j'allais implorer ! Je m'ébroue. Je signe une quantité indéfinie de documents noircis de caractères aussi importants qu'ennuyeux, expulsés en couinant par son imprimante à laser. Je lui serre vaguement la main, et je m'en vais, furtif comme un voleur à la tire, soulagé de quitter l'atmosphère oppressante de son bureau.

Retour aux caisses... Cette fois, le préposé est un petit bout d'homme tout maigrelet, dont le cou de vieille souris dépasse à grand-peine d'un col deux fois trop grand pour lui. Il me regarde distraitement cependant que je ne fais même pas l'effort de le voir. Nous répétons le fastidieux comptage des billets pour les quarante comptes qu'Ernst vient de créer. Je lui glisse une liasse, sa machine la compte, il me refile un reçu que je signe, je prends celui qu'il a signé, je lui confie une autre liasse, sa machine confirme le montant qu'elle contient, il

me passe un nouveau reçu que je signe, je m'empare de celui qu'il a signé...

Un violent mal de tête m'envahit soudain. Bon Dieu, quelle corvée !

Un gros quart d'heure plus tard, je retrouve le long corridor bordé de chaises, trop content de laisser derrière moi cette espèce de cellule où les seuls êtres vivants admis sont séparés par une cloison de verre blindé. En partant, j'éprouve toutefois le sentiment bizarre d'oublier quelque chose. Je regarde partout... Je m'énerve, je finis par rager contre moi-même ! Je ne suis quand même pas en train de devenir comme ces névrosées qui se sentent obligées de vérifier toutes les cinq minutes, que leurs clés de voiture tapissent bien le fond de leur sac à main ou qu'elles n'ont pas négligé de fermer le robinet du gaz !

Ce doit être la faute à cette maudite migraine...

Je descends à la réception en vitesse. Par chance, ce n'est plus la même employée qui est de service, et on me confie deux aspirines sans que je doive sourire outre mesure. Un coup d'œil à ma montre. Quinze heures. Je m'empare d'un paquet de virements et je m'isole dans une des petites salles de réunion. Il me reste une heure et demie pour remplir deux cents formulaires de virement. Sans commettre d'erreur.

Ma migraine s'estompe peu à peu. Je sors un composteur de mon sac à dos et je le règle de telle façon à pouvoir tamponner chaque formulaire du même compte bénéficiaire. Ensuite, une autre manipulation avec cette merveilleuse petite machine, me permet d'indiquer sur chaque document, une nouvelle date d'exécution demandée : pas question qu'un seul compte, qu'il soit bénéficiaire ou donneur d'ordre, ne bouge de plus de dix mille euros sur une même journée. On est dans les mouvements de fonds internes, là, et il est probable que cela ne

ferait sourciller aucun ordinateur, mais plus on limite les risques, moins on en court...

Un œil sur un calendrier, je tamponne les samedis et dimanches sur une feuille séparée qui finira dans une poubelle – extérieure à la banque, dois-je le préciser ?

Il me faut ensuite, remplir soigneusement les comptes donneurs d'ordre : c'est la partie la plus délicate car une erreur de transcription est trop vite faite.

Il est exactement seize heures quinze quand, dans un état de tension nerveuse extrême, je confie le paquet de virements à un guichetier. Je file comme un obus à la salle des coffres pour y redéposer les listes de comptes...

Je pousse un énorme soupir de soulagement en sortant de la banque. Je suis tellement épuisé que j'en oublie même, dans un premier temps, de vérifier que les trottoirs ne sont pas envahis par des gens à l'allure suspecte. Les deux cents reçus attestant mes dépôts, pèsent dans mon sac.

Pas question de passer la frontière avec ce genre de preuve accablante sur moi. Je saute dans un bus qui semble aller vers la gare. J'en descends un peu plus loin et je pique un sprint dans la foule. Je me calme... Je fais l'acquisition de vingt grandes enveloppes brunes dans une petite librairie, puis j'entre dans une brasserie. Le barman me reconnaît au premier coup d'œil.

– Bonjour monsieur ! Alors, comme ça, vous êtes de retour ?

– Comme vous voyez !

Je force un peu sur la note joyeuse : il est hors de question de le rembarrer celui-là, j'ai trop besoin de ses services. En plus il est aimable et gentil, deux qualités qui ont souvent tendance à se perdre dans ce monde de grisaille. J'essaie de paraître jovial à chaque fois que je le vois. Je ne voudrais pas

me montrer à lui sous un jour soucieux ou peu en forme : les gens jugent leurs semblables à la mine qu'ils arborent. Pour lui, je suis probablement un millionnaire sans souci mais un peu excentrique et qui l'a pris en sympathie. Rien d'exceptionnel : on est à Luxembourg !

– Un café, José, s'il vous plaît.

– Certainement, monsieur. Un espresso bien serré comme d'habitude ?

Je lui réponds d'un sourire, sans pourtant m'empêcher de trouver étrange d'avoir à chaque fois le sentiment de rentrer chez moi quand je reviens dans cette taverne. Je m'assieds à une table, et je remplis les enveloppes : dix extraits de compte par pli, c'est le maximum que je m'autorise pour être sûr de n'attirer l'attention de personne. J'adresse les vingt courriers à mon nom, puis je reprends un café. Au moment où le barman me l'apporte, je lui tends tout le paquet accompagné d'un billet de cinq cents euros.

– Voici, José, pour les cafés, pour les timbres, pour le service et pour votre peine : comme d'habitude, quatre envois par semaine, postés les matins du lundi au jeudi, vous connaissez la musique.

– Parfaitement, monsieur.

Il empoche le billet avec un large sourire, puis s'en va ranger les enveloppes derrière son bar. Je me lève, j'en ai assez d'être assis. Je m'avale un sandwich au fromage, debout, en discutant de football avec *mon* barman et un client en mal de conversation. Je nous commande une tournée de demis à la pression en m'efforçant d'oublier que je devrai quitter ce havre de paix d'ici peu.

Tu aimes bien, tu voudrais lire la suite ? Contacte-moi, via [Facebook](#) ou [Twitter](#) : devant l'absence totale de réaction de la part du monde éditorial, j'ai pris l'initiative de faire imprimer mes *impérissables chefs d'œuvre*, donc, chez [Blurb](#), qui propose un service impeccable à des prix démocratiques.

Dans le même temps, je peux aussi te proposer les mêmes books dans différents formats électroniques : PDF, AZW3 (liseuses Amazon/Kindle) ou ePUB (smartphones, tablettes, etc).

